

Histoires sur fond d'histoire



De gauche à droite : Victor DESSOY, Honoré ARNOULD et Joseph EVRARD de Ernonheid.

Philippe DESSOY-ROSIERE

Partant du principe que tout écrit est utile et qu'un homme qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle, j'ai commencé à 40 ans à recueillir des témoignages auprès des membres de ma famille.

Dans ma quête de savoir ce qu'avait fait mon père, lorsqu'il était jeune homme, je me devais de rencontrer des personnes qui avaient vécu avec lui cette page noire de l'histoire qu'est la guerre de 1940 - 1945.

N'ayant pas connu mes grands-parents et ayant perdu mon père à l'âge de 8 ans, mon meilleur témoin reste mon oncle François DESSOY.

Je lui ai montré quelques photos en noir et blanc que mon père avait gardées en souvenir ainsi qu'un bracelet de la guerre portant son nom et un numéro.

Il m'a parlé d'Honoré Arnould, un ami que mon père s'était fait en Allemagne et qui était garde forestier à Ochamps.

C'est avec plaisir que j'ai fait la connaissance d'Honoré Arnould et de sa femme. J'ai retranscrit son témoignage pour moi mais aussi pour ses enfants et petits-enfants car, je crois qu'il y a autre chose que l'héritage à transmettre.

Je réunis ces témoignages sous le titre « Histoires sur fond d'histoire ».

Fait à Weyler, février 2001.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'DESSOY', enclosed within a hand-drawn oval border.

Entretien avec Honoré ARNOULD d'Ochamps le 28-12-2000.

Un jour, j'ai reçu une convocation pour faire mon service militaire à partir du 16 octobre 1940. J'aurais dû accomplir douze mois de service militaire actif.

Un peu plus tard, des jeunes de Ochamps et moi, qui étions nés en 1920, avons reçu un papier pour aller à l'incorporation. Moi j'étais dorénavant appelé pour le 15 mai 1940.

Mais la guerre s'est déclenchée, je n'étais même pas encore soldat et tous les jeunes de tel âge à tel âge, devaient partir parce que les Allemands arrivaient. Pour ne pas être considérés comme déserteurs, nous sommes allés là-bas. Nous sommes partis le 10, comme nous pouvions. Je me rappelle que nous étions en camion avec un type de Ochamps et qu'il nous a conduit jusqu'à Namur. Nous avons vu tout Namur bombardé. Lorsque nous étions passés à Jemelle, c'était déjà comme cela. Enfin, nous sommes arrivés à Trazegnies à la caserne des Chasseurs Ardennais par le train. De là, nous avons été envoyés à Sint-Gillis-Waas, près de Saint Nicolas en Flandre. C'était le regroupement, ils nous ont habillés et puis ils nous ont envoyés dans le Midi de la France, à Pont-Saint-Esprit, pour faire notre instruction. Nous avons été embarqués dans des wagons à bestiaux.

J'avais noté sur un petit papier les villes que nous avons traversées. Nous étions partis le mercredi 15 mai de Sint-Gillis-Waas, direction Gentbrugge, Torhout, Lichtervelde, Gits, Beveren, Roeselare, Courtrai, Merken.

Le jeudi 16, nous sommes en France. Nous passons par Roubaix, Croix-Wasquehal, Lille, Lomme, Lambersart, Lompret, Renescure, St Omer, Audruicq, Nortkerque.

Vendredi 17, Boulogne-sur-Mer, Hesdigneul, Neufchâtel, Dannes, Camiers, Etaples, Port-le-Grand, Lavers, Feuquières, Fressenneville.

Samedi 18, Aumale, Gourchelle, Abancourt, Formerie, Gaillefontaine, Serqueux, Mathonville, Montérolier, Clères, Montville, Maromme, Rouen.

Dimanche 19, Lisieux, St Pierre-sur-Dives, Coulboeuf, Montabard, Champfleu, Le Mans. Lundi 20, Thouars, Niort, Fontaines-d'Ozillac.

Mardi 21, Lamagistère, Montauban, Toulouse, Carcassonne, Béziers et puis direction Pont-Saint-Esprit.

Nous avons été mobilisés, nous qui n'avions pas fait notre service militaire avant la guerre. Après le 28 mai (le roi Léopold III capitula sans condition et refusa de suivre en exil le gouvernement belge), nous n'osions plus guère sortir. Mais, trois semaines plus tard, c'était eux qui capitulaient (le 17 juin, le maréchal Pétain présentait aux Allemands une demande d'armistice. L'armistice fut signé le 22 juin 1940 à Rethondes, dans le wagon de l'armistice de 1918)

Je ne suis pas sûr que Victor a fait la même chose.

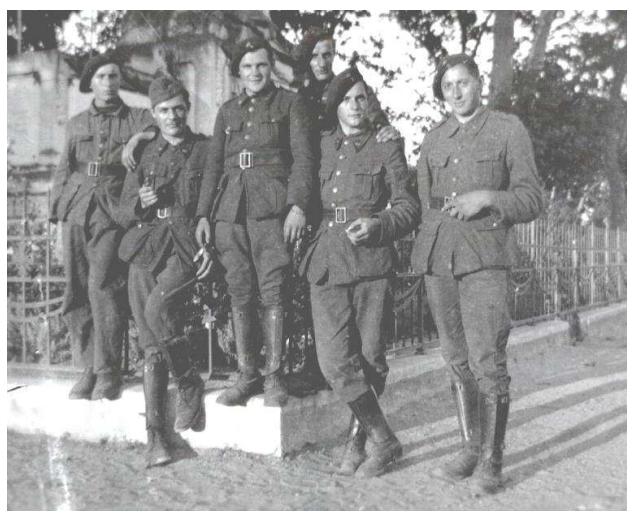
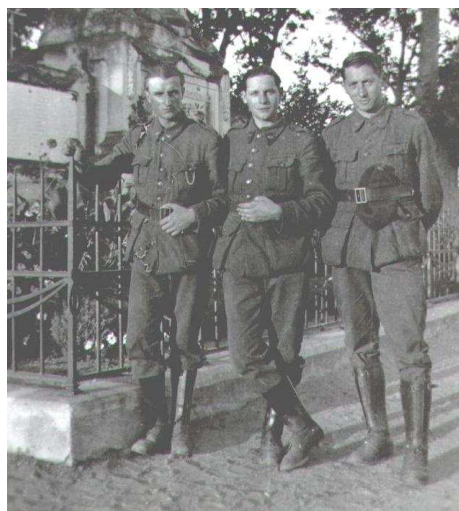
Alors, dans le Midi, qu'est-ce qu'il fallait faire, on était abandonné. L'armée nous nourrissait à moitié, il fallait tirer son plan, nous avons reçu un congé illimité de l'armée.

« Tirez votre plan, faites ce que vous voulez ».

A partir de Pont-Saint-Esprit, Victor a toujours été avec nous, avec ceux d'Ochamps. On était bien ensemble. On a même pris des photos devant le monument aux morts de Pont-Saint-Esprit.

Sur la 1^{ère} photo, au milieu, c'est moi et à gauche, c'est un d'Ochamps, René Lambert qui est toujours en vie. A droite, c'est ton père. Il était grand. On nous classait par grandeur et c'était lui le plus grand du peloton avec Joseph Gillet de Freux.

Sur la 2^{ème} photo, à gauche, c'est Gilbert Picard de Ochamps. Après la guerre, il a habité Libin et a été travaillé aux Chemins de fer. Le 2^{ème}, c'est Louis Marchal. Lorsqu'il était enfant, il était orphelin. Il a appris le métier de boulanger ici à Ochamps. Il était bien considéré, un peu comme de la famille. Il a même marié la fille. Le 3^{ème}, c'est Charles Klepper, il vit encore, il habite Smuid, il a aussi été travaillé aux Chemins de fer, nous on le voit encore souvent. Après, c'est René Lambert, moi et puis Victor et sur l'autre photo, c'était nous trois sans bérêt.



Victor avait un cousin, Marcel Oger de Thibessart. Il avait fait l'instruction avec nous dans la même compagnie, dans le même peloton. C'était un grand comme ton père.



Nous décidons de remonter la France et le 6, nous allons à pied de Pont-Saint-Esprit jusqu'à Bourg-Saint-Andéol. Le 7, nous avons pris l'autocar pour Montélimar où nous avons dormi. Le lendemain, autocar pour Valence et puis Lyon. Je me souviens que lorsque le car était plein, on allait sur le toit, sur le porte-bagages. Il fallait faire attention aux branches des arbres. A Lyon, le tram nous a emmenés à Fort Sainte Foy où nous avons logé deux nuits. Comme on avait un peu de temps libre, on a visité un jardin zoologique, manière de se distraire un peu. A la sortie, on est tombé sur un bonhomme d'Ochamps, Maurice Collard, il était infirme et marchait avec une canne. Il avait eu la poliomyélite et était handicapé d'une jambe. « Tu te rends compte, à Lyon, de tomber dessus ». C'était un réfugié lui aussi, comme beaucoup d'autres, il était seul, c'était un vieux jeune homme. Je ne sais plus comment quelqu'un a pris cette photo avec lui.

Debout à gauche, Louis Lambert, Victor, moi et Louis Marchal.



Comment ce fait-il que vous étiez en uniforme ?

On nous avait dit, après la capitulation de la France, que c'était préférable de remonter en habit militaire. On a repassé la ligne de démarcation facilement, avec le papier fait à Lyon le 18 août par les Allemands. On croyait remonter chez nous en sécurité, nous n'étions pas considérés comme des déserteurs. Nous sommes passés par Mâcon, Chalon-sur-Saône, Beaune, Dijon, Langres, Chaumont, St Dizier, Châlons-sur-Marne, Reims, Laon et St Augustin.

A Paris, nous avons été réunis au Palais des sports. C'était un camp de réfugiés où l'on était plus ou moins bien nourri. La journée, on sortait. On est allé dire bonjour à des tantes de Gilbert Picard qui habitaient Paris. On se promenait. On est resté 8 ou 15 jours à Paris. On était avec des civils et des flamands naturellement. Nous avons été séparés des flamands, eux sont rentrés. Ils ont été rapatriés plus vite que nous. Un beau jour, les civils ont aussi été rapatriés. Il ne restait plus que nous, les militaires wallons et, un beau jour, les Allemands sont arrivés avec des sentinelles à l'entrée du Palais des sports et cela a fait que nous étions prisonniers.

On a été à Drancy (Paris) pendant 4 semaines. C'était un ancien camp. Ils n'étaient pas encore bien organisés. Victor était toujours avec nous. Et puis, nous avons été expédiés à Sarrebruck dans une caserne française, occupée par les Allemands et puis à Metz, dans un fort. Et un beau jour, nous avons été expédiés en Allemagne.

Ce qui est bête, c'est que nous avons nos vêtements civils dans nos valises. Mais à l'armée, il n'y avait plus d'organisation. Qu'allait-on devenir, on n'en savait rien. Des militaires d'Ochamps, des plus anciens, sont revenus et n'ont pas été faits prisonniers. C'était un peu la chance, qu'est-ce qu'il fallait faire pour bien faire. François, lui, est remonté en civil et a pu rentrer à la maison.

En Allemagne, on a commencé dans une fabrique de moellons. Victor était là aussi, je crois. C'était un travail tout à la main, les moellons étaient faits avec du « bims », un gravier léger qui venait des rives du Rhin. Là, c'était la discipline ! Le matin on t'ouvrait la porte, tu allais travailler jusqu'au soir et il fallait rentrer pour 6 heures, à la fermeture des portes. Il n'y avait guère de liberté.

Un beau jour, ils sont arrivés à la fabrique, on était 30 ou 40. Ils ont demandé des volontaires pour aller travailler dans des fermes. On s'est dit que cela ne devait pas être pire.



Je suis tombé dans une bonne famille. C'était une région assez calme avec des petits villages. Victor n'a pas été dans le même commando que moi, lui, il faisait partie du commando de Rossbach. Ils étaient une douzaine de prisonniers. Moi, je faisais partie du commando de Hausen, n° 1222 A. Nous étions de 25 à 30 prisonniers. Le soir, on devait rejoindre son commando pour dormir. On logeait dans une salle de théâtre. La sentinelle qui nous surveillait, logeait dans une espèce de pigeonier au-dessus de nous. C'est une petite pièce que l'on voit dans les salles de théâtre.

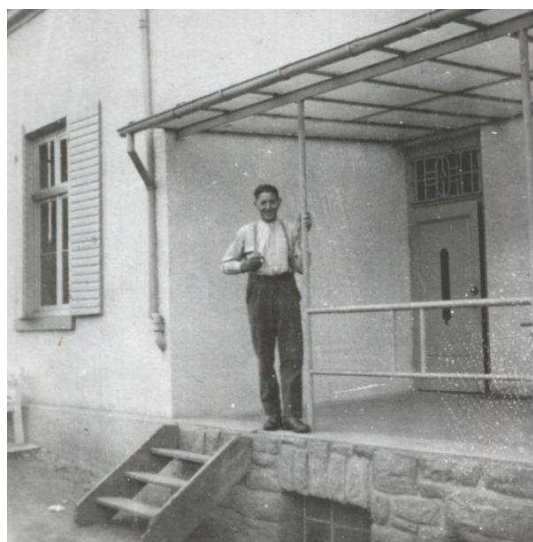
Certains se sont enfuis et nous après, nous avons dû attacher nos chaussures et notre pantalon sur une barre que la sentinelle faisait monter en tirant sur une ficelle attachée à une poulie. Le matin, elle redescendait nos affaires. C'était une personne assez jeune qui avait déjà été au front et qui était revenue un peu handicapé. Il avait été recasé là.

Lorsque je revois le film « La vache et le prisonnier » avec Fernandel, je revois des choses qui se sont passées comme pour nous.

Au début, on se posait la question : « Quand est-ce que nous rentrerons chez nous ? » On pensait rester quelques mois, l'année suivante, on s'est dit que ce serait l'année d'après et pour finir, cela a duré 4 ans plus le temps passé à la fabrique.

Nous autres, comme prisonniers, nous n'avions besoin de rien. On avait même un petit salaire. Il y en avait même qui renvoyaient de l'argent chez eux. Certaines personnes demandent maintenant des indemnités pour le temps passé à travailler en Allemagne. Il y a une personne ici, à Ochamps qui a travaillé dans une usine qui existe encore.

On était considéré comme des travailleurs obligatoires.



Voici deux photos de ton père où il travaillait à Rossbach près de Waldbreibach.

Je ne sais plus au juste ce qu'il faisait. Il était dans une maison où il y avait quelques bêtes naturellement. Dans le temps, tout le monde avait quelques bêtes. Ces photos-là, c'est lui qui me les a données. Lui, il n'y est jamais retourné. Nous, nous y allons toujours. Ils ont encore téléphoné pour Noël. Attention, ce sont les enfants qui eux étaient petits à ce moment-là. Il faut aller voir comme c'est beau. C'est de l'autre côté du Rhin, à une dizaine de kilomètres, pas plus. Et c'est propre, ce n'est pas comme ici, tout est impeccable. Noël en Allemagne, c'est magnifique. Il y a une ambiance de fête dans toutes les maisons, c'est la grande fête. Il y a préparation de biscuits qu'ils font avec des appareils en forme d'étoile ou de cœur. Et des crèches partout avec des sapins éclairés et des guirlandes. Il faut dire que nous étions dans une famille fort catholique. Chez nous, on ne faisait pas encore de sapin de Noël.



La photo avec le sapin de Noël, il me l'avait donnée. Derrière, j'avais écrit « Souvenir de mon ami Victor en Allemagne, janvier 42 ». Les autres sur la photo, je les reconnais mais leurs noms, je ne sais plus. À part Victor, parce qu'on était fort intime avec lui. On se voyait régulièrement. On était séparé de 6 ou 7 kilomètres.



Ici, en octobre 43, il était venu me voir, là où je travaillais. On avait fait des photos comme deux vieux copains. Il y avait un petit tracteur d'une vingtaine de chevaux. L'exploitation était moyenne, ils avaient eu la fantaisie d'acheter un petit tracteur malgré le fait qu'il y avait encore des chevaux. Et alors, du mazout, tu en avais au compte-gouttes. C'est moi qui suis au volant et à droite, c'est un copain qui travaillait à la ferme à côté. Il habite du côté de Liège, Werbomont.

Là-bas, c'étaient toutes petites fermes, ils attelaient même les vaches et les bœufs. Le travail était principalement manuel. Surtout au début, le râteau, la fourche, il n'y avait pas de machine, cela ne valait pas la peine d'acheter des machines. Là où j'étais, il y avait quand même une moissonneuse-lieuse, c'était déjà un peu perfectionné. Il y avait des maisons où il y avait trois ou quatre vaches, alors, ils attelaient les vaches. Certains avaient des prisonniers pour les aider, ceux qui en avaient besoin. Les $\frac{3}{4}$ des maris étaient partis à la guerre. La commune organisait cela. Ceux qui avaient besoin étaient aidés par des prisonniers parce qu'en Allemagne, il fallait que cela rentre aussi, que les fermes produisent. Tous les prisonniers se déplaçaient à pieds. Le travail était celui de la ferme.

En hiver, lorsqu'il y avait beaucoup de neige, on allait aux bouleaux pour faire des balais, pour en avoir en été.

Dans les fermes, on était bien nourri, on côtoyait des gens, c'était plus agréable. Quitte à être prisonniers, que ce soit le plus agréablement possible. Pour écrire à la famille, nous avons reçu des lettres imprimées exprès. On avait une lettre par mois. Ils faisaient aussi des cartes postales pour envoyer à la famille, mais pour nous, c'était surtout des souvenirs, « Noël en Allemagne, prisonniers ! » J'en reconnais ici sur cette photo mais tu sais, ça changeait.

René Lambert, que l'on voit sur la photo à Pont-Saint-Esprit, lui, est renté chez lui en 43. Il travaillait à côté de moi en Allemagne, il est revenu parce qu'il était pris des bronches, il avait eu une forte grippe.

Vous parlez un peu l'allemand ?

Oui l'allemand des villages et Victor aussi, il fallait bien. Il y en avait qui étaient un peu réticent au départ, mais à la longue, il a bien fallu. Ça a duré tellement longtemps. Je comprends mieux ceux que j'ai côtoyés en Allemagne. Ils ont l'habitude de parler pour que je puisse comprendre.

Avez-vous rencontré des jeunes filles allemandes ?

Oui mais on ne pouvait pas leur parler. C'était interdit. Mais dans les petits villages...

J'ai un cousin, Joseph Javaux, il a connu une Polonaise qui travaillait avec lui. Il est revenu sans elle. Il a dû avoir du remords parce qu'il est retourné la chercher. Elle était toujours là et elle attendait famille.

On était au courant de l'évolution de la guerre par les civils. Il y en avait qui ne pouvaient mal de raconter. Ils devaient être méfiants par rapport aux vrais Allemands, aux vrais Nazis. Mais pour nous, comme nous étions dans les fermes, nous n'étions pas à plaindre. Naturellement, on devait faire leur boulot, on était leur domestique. Nous n'avions qu'une chose à faire, c'était de faire ce qu'ils nous demandaient de faire. Nous n'étions pas commandés grossièrement. Il y en avait qui étaient dans des fermes à tendance hitlérienne, ils étaient considérés comme des riens du tout.

On a été libéré lorsque les Américains sont arrivés. Nous autres, nous étions près du fameux pont de Remagen. On était à 10 kilomètres de là. Ils ont mis du temps pour le prendre, ça a chauffé. On était dans des abris que l'on avait faits un peu plus loin que le petit village. C'était un hameau, il y avait 6 maisons. Les Américains nous ont libérés et nous ont conduits à l'arrière. Au début, ils nous prenaient pour des Allemands, ils n'étaient pas certains que nous étions prisonniers. J'ai fait des kilomètres comme cela, les mains sur la tête. Je me suis dit, si c'est cela les Américains.

Et puis, derrière le front, nous avons contacté des officiers américains et ils ont quand même compris, nous leur avons fait comprendre que nous étions des prisonniers et non pas des Allemands déguisés. Mais au départ, on a eu affaire à des « gaillards », l'armée américaine était constituée de toutes sortes de gens, surtout ceux qui se trouvent en première ligne. C'est pareil dans toutes les armées, ils envoient se faire tuer les minorités, les noirs, ...

Le fils de mon patron, Hermann, qui était dans la cavalerie, a été prisonnier en Normandie. Il est resté en Amérique jusqu'en 48.

Dans toutes les maisons, les jeunes étaient partis. Chez la sœur de la dame où l'on va encore, son mari a eu trois frères qui ont été tués. Et chez Honningen, Maria, trois frères. Et le frère d'Hermann, il était revenu en congé de Russie vers 43, j'avais été avec lui pour porter ses valises jusqu'à l'arrêt du car. Il m'avait dit « Je ne reviendrai jamais plus ». Quinze jours après, un garde champêtre est venu avec un avis. Herman avait un autre frère qui était docteur, lui n'était pas à l'armée. Il est venu me voir ici à Ochamps et nous a dit qu'il était venu car j'étais fort gentil.

Ces familles-là ne demandaient pas que l'on prenne leurs enfants.

Quand on est revenu, l'armée nous a mis en congé. Voici un papier du 24-03-1945 qui me libère de l'armée. On a aussi été au dispensaire de Neufchâteau passer un examen médical. On pouvait aller passer une radiographie. Ceux qui on gardé un handicap on touché des indemnités. Comme veuve, ta maman doit encore toucher 8 ou 10.000 fr. tous les 3 mois. On a les chevrons de captivité comme on dit. Cela varie d'après le temps passé en captivité.

J'ai mis tous mes souvenirs dans cette boîte en carton. Lorsque mes parents voulaient m'envoyer un colis, ils devaient utiliser ce type de boîte. En Allemagne, j'y ai mis les lettres que je recevais. Voici le portefeuille que j'avais lorsque je suis parti en 40. Je l'avais acheté lorsque j'étais à l'école, dans un petit magasin de St Hubert.

J'étais au stalag 12 A n°45234 et mon numéro de milicien, je l'ai toujours en tête 2701691. Une partie de ses souvenirs m'a été ramenée par un jeune homme d'ici qui faisait partie de l'armée d'occupation. Il était caserné à Spich. Je lui ai dit que j'avais encore des affaires là-bas ainsi que des photos et je lui ai donné l'adresse de mes patrons. Un jour qu'il était en permission, il me les a remis. Ce sont de bons souvenirs dans le sens où j'étais bien et que cela c'est bien passé.



Hommage aux morts à Thibessart.

Après la guerre, ton père est venu me voir plusieurs fois. Il circulait beaucoup en vélomoteur. Je me souviens qu'il était venu avec son fils voir le match de football « Ochamps - Habay-la-Vieille ». Il m'invitait pour le jour de la fête à Thibessart, on allait à la messe. J'y suis allé aussi avec ma femme. Je me souviens que François allait voir une fille à Behême.

Je reconnais l'attestation que j'avais faite. Pour toucher une indemnisation, on a rempli des papiers. Il en a peut-être fait une pour moi. Celle-là a été faite en 49. Victor, il était le seul du village mais moi, j'avais d'autres personnes de mon village pour me faire des attestations.

Le fils de la ferme qui était plus âgé que moi est mort il y a deux ans et les filles, il y en a encore une en vie. Un frère est décédé aussi. Ce sont les petits enfants que l'on côtoie un peu. On a moins de contacts avec eux. Cela ne les intéresse pas, ils n'ont pas vécu tout cela.



Fête de Noël en Allemagne (Victor à droite)



..... et Victor à Rossbach